

ABONNEMENT LE CANADA Journal Quotidien du Soir.

Un An en Ville \$ 4.00 Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

Salle de Lecture, Assemblée Législative

J. J. McDONELL, Directeur de la Rédaction.

LA VALLÉE DE L'OTTAWA Edition Hebdomadaire du Journal LE CANADA

ABONNEMENT Un An en Ville \$ 8.00 Un An par la Poste . . . 1.00

12eme. ANNEE No 140

OTTAWA, LUNDI 13 JUILLET 1891

LE NUMERO 2 CENTS

La Question Ouvrière

Par M. DE MUN

MESSEURS,

On m'a demandé tout à l'heure de vous armer chevaliers. Pour le faire, il était d'usage de donner l'accablé au postulant, c'est ce que j'ai fait. En la donnant à M. Gervais, j'ai voulu la donner à tous ceux qui m'entendent et m'accueillent ici d'une manière qui me touche si profondément. (Applaudissements.)

C'est la meilleure manière que j'ai trouvée de vous remercier, et je prie de ne suis pas au bout des expressions de ma reconnaissance, non pas que je veuille m'étendre bien longuement, vous m'en voudriez. (Non ! non !) Je dis que vous m'en voudriez de m'étendre longuement sur l'émotion que me cause votre accueil. (Sourires.) C'est d'une autre reconnaissance que je veux vous parler, et de celle-là je parlerai plus longuement. (Bravo.)

Je veux vous remercier pour moi, pour tous ceux qui ont assisté au grand et imposant spectacle de ce matin, pour tous ceux qui en entendent les échos, qui sauront comment a été célébrée aujourd'hui à Lille la fête de saint Louis de Gonzague. Je veux vous remercier, pour tous, du grand et bel exemple que vous avez donné et du puissant encouragement que vous avez apporté à tous ceux qui veulent combattre la cause de l'Eglise et de la France. (Bravo.)

Il n'y a personne de ceux qui étaient aujourd'hui dans la basilique de Saint Maurice qui n'ait senti son cœur tressaillir et ses yeux se mouiller de larmes pendant que vous défiez en ordre avec vos hagnières déployées devant le Roi du ciel; il n'y a pas de manifestation qui vaille celle-là.

On vous l'a dit ce matin dans un superbe langage, quand Mgr Bannard vous recommandait d'imiter les vertus de saint Louis de Gonzague : la vie de ce grand saint se résume en un seul mot : il fut écolier, puis étudiant, et il mourut à vingt-trois ans. C'est tout, et cependant, trois cents ans après sa mort, voilà que d'un bout à l'autre de la France, pent être de l'Europe, peut être même du monde entier, la jeunesse catholique se lève pour manifester le culte qu'elle garde à sa mémoire. Dit à moi, par ce temps de centenaires où nous vivons depuis deux ans, dites moi quel est l'homme qui ait recueilli de pareilles acclamations au troisième centenaire après sa mort ? (Applaudissements.)

Les nonis des souverains qui ont rempli le monde de l'éclat de leur règne et de leurs victoires sont oubliés; l'histoire conserve leur souvenir; mais lorsqu'il s'agit de perpétuer leur mémoire en faisant le centenaire de leur naissance, il ne se trouve qu'un petit nombre de fidèles. Voilà ce que deviennent les plus grandes gloires de la terre; et vous êtes réunis pour acclamer le nom d'un jeune homme de vingt-trois ans. (Applaudissements.)

En venant manifester aujourd'hui, vous n'avez pas seulement rendu hommage à saint Louis de Gonzague; vous avez aussi rendu hommage à la puissance, à la force de l'Eglise catholique qui seule est assez grande pour donner à un homme une gloire mémorable. (Applaudissements.) Et quand vous avez défilé ce matin à l'offrande aux sons de vos fanfares, au milieu de vos hagnières, vous avez voulu témoigner devant la France entière que vous croyez en l'Eglise catholique et que vous voulez être ses serviteurs fidèles et dévoués. (Applaudissements.)

C'est de ce grand acte de foi que je vous remercie; car il vient à son heure, à une époque où il est indispensable que des rangs de la jeunesse s'élèvent une affirmation solennelle qui entraîne avec elle tous les hésitants, les timides, tous ceux qui commencent à fléchir sous le poids du travail journalier. Nous sommes à l'aurore de temps nouveaux que se préparent pour notre pays, et que chacun sent approcher; ou

cherche tout autour de soi les signaux avant-coureurs de ce que sera la société nouvelle; on cherche quels sont les hommes qui lui donneront son impulsion; ce qu'il sera la génération nouvelle. Vous êtes, vous êtes la génération. C'est pour cela que je vous salue comme tous vous saluez au dehors, cherchent à lire sur votre visage quel est le mystère que vous gardez dans votre cœur, et qui dira ce que sera la France de demain au monde qui espère en vous. (Applaudissements.)

C'est ainsi que, qui que vous soyez, quel que soit votre place, quel que soit votre rang, quel que soit votre âge, je parle aux plus jeunes d'aujourd'hui, et demain des hommes, — vous êtes, l'objet de l'angoisse et de l'incertitude.

Messieurs, ces temps nouveaux qui se préparent, il y a toute une fraction de vos concitoyens qui est appelée à y jouer un rôle plus important qu'autrefois; je parle du peuple et de la classe ouvrière. Plus nous marions, plus il éclate à tous les yeux que désormais la masse populaire est appelée à exercer, dans les questions sociales et politiques, une action qui devient chaque jour plus considérable et plus prépondérante. Rien ne sert de fermer les yeux à cette évidence; il faut regarder le peuple en face et lui dire que nous sommes prêts à mettre notre main dans la sienne pour lui donner dans la société la place qui lui appartient. (Applaudissements.)

C'est là, messieurs, votre mission et votre destinée; et vous ne me permettez pas de me taire, car vous sentiriez que je mentais à ma propre conviction. Vous descendrez donc dans cette arène et vous prendrez la tête du mouvement, ou bien vous manquerez à votre devoir et au destin pour lequel Dieu vous a fait naître dans ce temps. (Applaudissements.)

On vous l'a dit cent fois: il y a une analogie qui saisit l'attention et le cœur entre la fin du siècle dernier et la fin du siècle présent. Alors comme aujourd'hui tout le monde était dans l'attente, parce qu'il y avait une classe nombreuse qui faisait entendre de légitimes revendications; alors comme aujourd'hui il y avait dans tous les cœurs ce sentiment, ce je ne sais quoi de violent qu'éveille en nous l'idée de l'injustice. Vingt fois, cent fois, on a dénoncé devant vous le crime commis par la Révolution qui, après avoir atteint son but, a repoussé et rejeté du pays ceux qui avaient été ses collaborateurs. (Applaudissements.) Eh bien, c'est cette situation qu'il faut envisager; c'est cette voix, cette clameur qu'il faut entendre.

Parlant de la Révolution française, Michelet compare le peuple au pauvre Job, et il le montre étendu sur son grabat, sans force, tournant sur son grabat, les yeux et les bras, et lui adressant une prière touchante. Eh bien! nous sommes à une heure pareille: le peuple se tourne vers vous qui serez demain ses conducteurs, qui serez ses patrons, qui serez à la tête de l'industrie. Il tourne ses yeux vers vous, et il vous dit: Voilà mes souffrances portez y remède. Je vous le demande, ne détournez pas vos yeux et vos oreilles de ses plaintes; tournez vous vers ce peuple; dites lui que vous l'aimez et que vous voulez consacrer votre vie à apaiser ses souffrances. (Applaudissements.)

Dites lui, messieurs, et prouvez le lui. Car le lui dire, c'est ce à quoi on l'a accoutumé depuis un siècle; et à force de l'entendre dire et répéter par des hommes qui souvent ont vie oublié leurs promesses, le peuple s'est habitué à ne rien croire. Prouvez le lui donc; et il n'y a qu'une manière de témoigner qu'on aime, c'est de se donner à ceux qu'on aime. Le don de soi, de son cœur, de son âme, de son temps, de son labeur, de ses forces, de son intelligence, de toutes ses facultés, voilà la démonstration de l'amour. Tant que vous n'aurez pas fait cela, on ne vous croira pas; donnez vous donc, même au prix de sacrifices, au prix de l'impopularité, au risque même d'être mis en suspicion; et alors viendra le moment où l'on vous croira et où vous recueillerez le fruit de vos sacrifices.

Ce n'est pas l'heure, messieurs, et ce n'est pas non plus mon rôle de donner à ceux qui m'écourent, et qui sont destinés à entrer dans la carrière industrielle, des conseils qu'ils ont reçus souvent. Ils n'ont d'ailleurs, pour les mettre en pratique, qu'à regarder les exemples qui leur sont donnés tous les jours par les patrons chrétiens de votre région. (Applaudissements.) Laissez-moi cependant vous le dire en un mot, vous qui entrez dans l'industrie, vous qui deviendrez ainsi le point de mire de l'attention populaire: n'oubliez jamais votre devoir envers le peuple. Que ce devoir passe avant votre intérêt; qu'il passe en première ligne; qu'il ait formulé la résolution prise de ne pas abuser du travail de ceux que vous employez; de ne pas abuser du travail de la femme, de respect-r en elle la gardienne du foyer, c'est-à-dire de ce que Dieu a donné de plus sacré à l'homme sur la terre; de ne pas abuser du travail des enfants, c'est-à-dire de ceux qui gardent les destinées, et l'avenir de votre pays. Que cette résolution domine tous vos actes, qu'elle règle votre conduite, et que les travailleurs sentent que, en exerçant votre autorité légitime, il y a un intérêt qui prime tous les autres: celui de la justice que vous devez au peuple. (Applaudissements.) Mais vous le sentez comme moi, puisque vous êtes des chrétiens. Votre entreprise serait inutile, si vous ne fondez sur vous-mêmes; elle serait vaine si vous ne vous appuyiez sur l'Eglise, qui doit être le grand chemin par lequel vous devez ramener à Dieu ceux du peuple qui l'ont abandonné.

Saint Thomas Becket, chassé par le roi Henri d'Angleterre, a passé dans votre ville, eh bien! quand il a passé ici, il s'en allait à Pontigny; et, par une sorte de pensée diabolique, le roi avait exilé en même temps tous les pauvres que le saint protégeait. Or, quand saint Thomas fut arrivé à Pontigny, il vit venir à lui, les uns après les autres, ces hommes qu'il avait su sauver de la faim et de la misère et qui venaient redoubler sa souffrance en y ajoutant les leurs, avec le sentiment de sa propre impuissance. Eh bien, c'est à une œuvre pareille qu'il faut aboutir les hommes qui détiennent aujourd'hui le pouvoir. (Applaudissements.)

Pendant un siècle on s'est occupé d'exiler l'Eglise de toutes les fonctions qu'elle remplissait dans notre pays; on a privées de toutes ses ressources et de toutes ses forces, qu'elle employait au soulagement des classes ouvrières; et puis on a laissé ce peuple isolé, sans assistance, lui donnant pour sa liberté et son affranchissement aucun moyen d'action réel; et l'Eglise se trouve ainsi placée aujourd'hui, comme saint Thomas Becket, en présence de ce peuple qui a besoin d'elle et pour qui elle ne peut plus rien. (Applaudissements.)

Messieurs, il faut faire cesser l'exil de l'Eglise; il faut lui faire restituer la place qu'elle doit occuper dans notre pays; il faut la délivrer des chaînes qui rendent impossible la liberté de ses ministres; car si l'Eglise n'est pas libre, c'est en vain que vous essaieriez de ramener les classes populaires à Dieu. C'est donc en vertu même de votre mission sociale, en vertu de ce que je vous demande de faire pour le peuple, que je vous supplie d'être les plus fidèles serviteurs de l'Eglise.

Dans le discours qu'a prononcé M. Gervais, il a marqué l'intention de faire sortir de votre réunion, non pas seulement les résolutions prises en faveur des classes populaires, mais aussi le point de départ d'une union catholique ferme et féconde, qui serait le commencement de l'affranchissement de votre pays. (Applaudissements.) La seconde résolution que je vous demande de former, ce n'est pas d'être catholiques — je ne vous le demande pas, car sur ce point vous avez fait vos preuves — ce que je vous demande de la re, c'est de vous associer entre vous par des liens que rien ne puisse rompre, afin de prendre dans votre pays la place à laquelle vous avez droit de prétendre.

J'ai dit hier aux ouvriers: notre faiblesse vient de ce que nous ne savons pas nous unir; de ce que

nous ne savons pas nous associer; de ce que nous sacrifions l'intérêt général aux petites jalouses, aux petites divisions, de ce que nous ne faisons pas litière de tout cela pour aller droit au but. (Applaudissements.)

La grande supériorité de nos adversaires sur nous, c'est l'association; — je ne sais où ils puisent cette vertu, et je ne leur demanderai pas, étant assuré que je ne les suivrai pas, s'ils m'en indiquent le chemin. (Applaudissements.) — Mais il est certain que nos adversaires nous donnent cet exemple d'associations qui, malgré des rivalités, vont pourtant droit à ce résultat de déchristianiser la France. C'est à vous de prendre votre place; vous êtes dans ce pays un grand nombre d'hommes actifs ayant au cœur l'ardeur de la foi; la place vous appartient. Si vous ne voulez pas la prendre, c'est vous qui vous divisez, que vous ne voulez pas marcher droit au but. Unissez vous donc étroitement et marchez en avant.

Tout à l'heure, M. le vicair général dans son allocution rappelait les encouragements que Mgr. l'archevêque de Cambrai a donnés à l'Union catholique; je suis heureux de constater que de tous côtés les mêmes paroles nous sont adressées. C'est maintenant à vous d'agir; mais vous n'avez pas la prétention que ceux que vous voulez affranchir soient au premier rang; c'est à vous d'y être. On a demandé pour vous l'avant garde; c'est à vous de marcher. Prenez vous place, pour rendre la France à Dieu et à la loi. (Applaudissements.)

J'emporte d'ici la confiance, non pas que nous touchons encore au terme, mais que nous nous mettons en route pour y parvenir.

Tout à l'heure, M. Gervais a fait appel à mes souvenirs de soldat; (Applaudissements.) C'est par un image militaire que je veux finir. Je me souviens d'avoir lu, dans les récits de la guerre qui a éclaté entre les Russes et les Turcs en 1878 un épisode frappant. C'était dans une petite forteresse qui s'appelle, je crois, Bazyard; l'armée russe s'était défendue à outrance; on attendait une armée de secours, mais celle-ci n'arrivait pas. Pressé par la nécessité impérieuse, on s'était décidé à engager des pourparlers; on commença à croire que l'armistice allait être conclu, quand un jeune clerc se mit à sonner la marche du czar. Aussitôt le courage renaît, les négociations sont rompues, le bataillon recommence, et le lendemain l'armée de secours arrivait.

Eh bien! c'est vous qui devez être le coup de clairon; à force de lutter, il peut y avoir des inquiétudes et des découragements; on peut craindre que l'armée de secours n'arrive trop tard. Faites donc retentir l'hymne à la France et à Dieu; nos cœurs se réjouiront, et nous verrons se lever cette armée de secours qui nous amènera la victoire.

Je bois à votre courage, à votre dévouement et aux succès que vous nous apporterez. (Salvo d'applaudissements.)

G. PHILBERT,

IMPORTATEUR

TAPISSERIES

Americaines, Anglaise, Ecossaises

Coir des rues

Dalhousie et Saint-Patrice

OTTAWA

Peintures préparées, Peinture, Tapisseries, Vitres, Mastic, Pinceaux Huile, Etc.

De Peinture en General

Manque Forces

LE FER BRAVAIS

CHLOROSE, ANEMIE, DEBILITE, EPUISEMENT

ST. JAMES OIL

GRAND REMEDE CONTRE LA DOULEUR

SCOTT

Guérit la PHTISIE

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES! MEUBLES!

Nouveaux et a Grand Marche

AMUBLEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE A CORDIER DANS TOUS LES GENRES ET TOUS LES PRIX. OIEH

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITE DES ARTICLES QU'ELLE VEND

Dix pour Cent de Reduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks.

GRANDE REDUCTION

Sur toutes les TAPISSERIES DOREES PENDANT UN MOIS.

J. F. BELANGER

159 Rue Bank

Téléphone No. 92.

Aux Constructeurs et Entrepreneurs

Nous manufacturons les toitures suivantes:

Toitures "Canada Plate" Toitures Métalliques, Toitures en Fer Galvanisé, Toitures en Cuivre.

Douglass & Haines

234 rue Wellington.

Agents des célèbres fournaises "S. J. Jewell"

CHARBON.

Les Meilleures Qualités de

Charbon Bitumineux et Anthracite.

Bien Criblé et Tamisé.

O'Reilly & Heney

Bloc Russell, Rue Sparks.

330e. Pour un sac valant \$2

Le sac en toile de jute est le plus économique et le plus durable. Il est fabriqué en France et est de première qualité. Il est très résistant et peut supporter un poids de 100 livres sans se déformer. Il est très facile à nettoyer et à entretenir. Il est très agréable à l'usage et est très apprécié des consommateurs.

W. BAKER & Co.'s

Breakfast Cocoa

Pas de Chimiques

W. BAKER & Co., Dorchester, Mass.

HOTEL SAINT LOUIS

43-45 Rue YORK, OTTAWA

Cet hôtel situé au centre de la cité, a été repeint et aménagé tout en neuf.

ISRAEL MORAU, (Du Montreal House, rue Union Ouest.) PROPRIETAIRE

-MONTRES D'OR-

FOUR-

DAMES.

Nous offrons en vente pour le moment le plus Grand Assortiment de Montres en Or, ornées de Diamants pour Dames. A nos quelques Bagues en Diamants, valant \$20.00, diamants pour \$11.00. Montres en Or, partir de \$5.00 et plus. Montres en Or, partir de \$9.00 à \$20.00. Argentière et Pendules à des prix très bas, défiant toute concurrence.

BIJOUTIERS EN GROS ET EN DETAIL

98 RUE RIDEAU

A. & A. F. McMILLAN

Pour les BRULURES, Douleurs, Blessures, Catarrhes, Contusions, Enrouements, Maux d'Yeux, Hémorrhoides, Inflammations.

POND'S EXTRACT

POND'S EXTRACT

ISLAND HOME Stock Farm,

Crosse Ile, Wayne Co., Mich. AVAGE & FARNUM, PROPRIETAIRES.

Percheron Horses.

Percheron Horses

FRULLETON du CANADA UN MYSTERE

ÉPOUSE OU MÈRE QUATRIÈME SÉRIE DE LA FEMME MYSTÉRIEUSE

—Savez-vous qu'il est peu charitable, peu généreux même, de votre part, de vous acharner comme vous le faites sur un pauvre petit officier? Ne craignez-vous pas, de me rappeler à votre désavantage la fable du Loup et de l'Agneau?

—Plaisant agneau, madame, que celui-là! un agneau qui passe son temps à me contre carter en toutes choses, et qui, quand il ne me coupe pas l'herbe sous le pied, vient à brouter insolemment à mon nez et à ma barbe! un agneau que je trouve à point nommé sur mon chemin pour m'empêcher de passer!

—Raison de plus, madame, pour qu'il revienne. —Et si je me portais caution pour lui?

—C'est différent. La chose mérite un examen sérieux. C'est donc une capitulation que vous m'offrez, duchesse.

—Une capitulation, soit! bien que je ne me tiens nullement pour vaincue.

—Oh! rassurez-vous, je n'ai pas la prétention de me poser en vainqueur vis-à-vis de vous, madame, et j'attends humblement vos ordres en esclave soumis. Quelles sont les bases de notre traité de paix?

—Il vous appartient de les déterminer vous-même, colonel. —Mais si j'étais disposé à m'en rapporter à vous? N'êtes-vous pas madame l'ambassadrice?

—On n'est pas plus courtois. Je commence donc. A tort ou à raison, très à tort suivant moi, vous avez paru penser que M. Robert osait se poser en rival de votre neveu vis-à-vis de mademoiselle de Chalandray.

—Je le pense encore. —En bien, je m'engage à lever de ce côté tous les obstacles. D'ici à huit jours, Claire s'appellera madame de Montagny. Cela vous paraît-il suffisant?

—Diable! diable! je commençais à comprendre; vous voulez vous venger aussi de lui, duchesse; soit? vengeons nous tous les deux.

—Madame de Sauves se contenta de hausser les épaules et un sourire de dédain s'imprima sur ses lèvres. Le colonel reprit: —A votre tour, madame, veuillez me faire connaître ce que vous attendez de moi.

—Oh! mon Dieu, répartit la duchesse, c'est la chose la plus simple du monde. Quand il y a incompatibilité d'humeur entre deux conjoints, on a recours à une séparation de corps. Il semble qu'il serait bien simple de vous débarrasser d'un subordonné qui paraît vous gêner devenu à charge en l'autorisant à faire des démarches pour changer de régiment.

—Hum! hum? prenez garde, madame, ce que vous demandez là, c'est tout simplement l'abandon de mes droits seigneuriaux vis-à-vis de mon vassal qui m'a blessé de bien des façons et qui je tiens sous ma main.

—Une main quelque peu tyrannique, convenez-en, colonel? —Pourquoi pas? c'est mon droit et j'en use.

—Dites que vous en abusez? —Peut-être. Mais nous ne sommes plus en 89, madame, Dieu merci! je n'eusse pas alors, à coup sûr, fait si facilement chorus avec ceux des nôtres qui ont si sottement sacrifié leurs privilèges.

—Il suffit, colonel. Mettons que la négociation est rompue, je me retire. —Un moment encore, de grâce! madame. —Pas une minute! pas une seconde même!

—Allons! je vois qu'il faut en passer par tout ce que vous voulez, et la plus charmante des duchesses! Quoi qu'il m'en coûte, c'est traité conclu. —A la bonne heure! Mais, j'y songe, vous n'êtes pas capable de rendre nul et non avenue l'effet de votre promesse, en vous réservant "in petto" la faculté de ne trouver à votre gré aucun des prétendants que M. Robert pourrait vous proposer.

—Parbleu! grommela le colonel entre ses dents, voilà une femme parfaitement au courant

de tout ce qui se passe dans notre métier; on lui aura fait la leçon. —Vous ne répondez pas, colonel?

—Ah! duchesse! fit M. de Montagny comme s'il se fût senti outragé dans sa bonne foi par un pareil doute, pour qui me prenez-vous? Parce que vous êtes femme d'ambassadeur, voyez-vous en moi un étranger, bien plus un ennemi? Vous avez donc bien mauvaise opinion de moi?

—C'est selon, répondit madame de Sauves en souriant. —Encouragé par ce sourire, M. de Montagny reprit en baissant la voix: —Maintenant que nous avons désarmé, vous savez, qu'en matière de capitalisation, les lois de la guerre veulent qu'on donne des gages.

—Je l'ignorais, reprit la duchesse. Cependant, comme je veux que nous soyons dorénavant aussi amis que possible, voici maintenant, En parlant ainsi, la duchesse tendit à son interlocuteur le bout de ses doigts. Celui-ci les porta à ses lèvres et se mit à les baiser avec une ferveur si passionnée que la duchesse les retira brusquement. Demeurée jusqu'alors parfaitement maîtresse d'elle-même, elle avait maîtrié à ce moment tout son sang bouillonnant dans ses veines, et peu s'en était fallu qu'elle ne jetât à l'impudent colonel un de ces regards qui suffisent pour déconcerter les plus audacieux. Pourtant elle eut assez de présence d'esprit pour se contenir encore, en se rappelant qu'elle cause elle avait à défendre, et s'inclina devant M. de Montagny avec une révérence profonde.

—Colonel, s'écria-t-elle, je prends congé de vous, car, voilà une conversation qui a duré déjà trop longtemps, et je vois que quand vous demandez des arrhes comme en toutes choses, vous ne craignez pas d'aller jusqu'à l'insolence.

M. de Montagny demeura quelques instants un peu interdit, suivant d'un œil plein d'admiration les ondulations de cette taille pleine d'élégance et de souplesse qui s'éloignait de lui, en laissant après elle comme un sillage, le souvenir de toutes les séductions auxquelles elle s'alliait; puis frisant ses moustaches il murmura entre ses dents: —C'est égal, voilà qu'on finit le vent change. Elle fait bien encore quelques façons, mais elle y viendra! elle y viendra!

—Comme doucement bercé par cette espérance, il se disposait à rentrer chez lui, il aperçut le duc de Sauves. Celui-ci l'ayant salué avec cette politesse toute diplomatique qui lui était habituelle, s'approcha de lui et lui dit avec le plus grand sang-froid: —Je vous cherchais, colonel; ne pourriez-vous m'accorder quelques minutes d'entretien?

—Je suis entièrement à vos ordres, monsieur, répondit avec empressement le colonel; car, à l'instar de tous les séducteurs passés, présents et à venir, il avait inscrit en tête de son programme cette règle de conduite qu'on ne saurait trop faire de loisir avec les maris des jolies femmes; vous plait-il de me faire l'honneur d'entrer dans mon département? nous y serons plus à notre aise pour causer ensemble.

—Ah! c'est parfaitement inutile, reprit M. de Sauves, et notre conversation ne saurait durer bien longtemps. —Tant pis pour moi. Je vous écoute, monsieur le duc.

—Colonel, vous êtes l'auteur d'un sonnet fort plaisant, dans le goût des poètes mousquetaires du siècle dernier, qui aurait eu beaucoup de succès, j'en suis sûr, à Versailles, dans le salon de l'Œil de Bœuf. Vrai! c'est en ne peut mieux réussi, et il y aurait eu là de quoi rendre jaloux Dorat, Bouffiers et bien d'autres.

—Je suis flatté de votre suffrage, monsieur le duc, fit le colonel en souriant; puis il ajouta entre ses dents: Ah çà! où veut-il en venir? est-ce qu'il va me demander une copie de mon sonnet?

—Il est question, reprit le duc, de deux femmes dans ce sonnet, Rose et Lisa, si je ne me trompe pas. —En effet. —Je désirerais savoir, excusez ma curiosité, quelles sont les deux personnes que vous avez eues en vue sous ce double pseudonyme?

—Allons! il me semble que l'allusion est assez transparente, et je ne pense pas que personne ait pu s'y méprendre; vous moi-même que quiconque, monsieur le duc, puisque vous étiez au nombre des spectateurs du petit proverbe représenté à l'occasion de la fête de madame de la Roche-Rou.

—A merveille! colonel. Ainsi c'est bien mademoiselle de Chalandray que vous désignez sous le nom de Rose, et madame de Sauves sous celui de Lisa?

—Parfaitement. —Je comprends, colonel, que du moment où l'une de ces deux personnes va entrer dans votre famille, vous soyez en droit, jusqu'à un certain point, de lui donner un petit avertissement sur les conséquences possibles de son attitude à l'égard de... Colas. C'est bien ainsi qu'il se nomme, n'est-ce pas?

—Mais oui! mais oui! belbutia M. de Montagny déjà un peu décontenance. —Ce que je comprends moins, je l'avoue, continua M. de Sauves, c'est que vous jugiez pour agir de même vis-à-vis de Lisa, de Lisa qui n'est et ne saurait être jamais pour vous qu'une étrangère. Pour en venir là, il faut que vous ayez eu quelque motif... grave, probablement, et que vous n'avez refusé sans doute pas de me faire connaître.

Pendant que le duc s'exprimait ainsi, le vague sourire empreint sur les lèvres de M. de Montagny s'était peu à peu transformé en une sorte de rictus non moins pénible que désagréable, et bien qu'il ne fût pas homme à s'inquiéter d'un pareil préambule, quel qu'on dit être le résultat, il se trouvait manifestement dans une circonstance ou la démarche de M. de Sauves devait lui causer une certaine perplexité. Aussi il se hâta de répondre avec un léger bigayement, et en affectant comme toujours une aisance parfaite: —Il est possible que j'ai eu tort, en effet, monsieur le duc, très grand tort même, et je vous en fais mes excuses; mais je vous prie, en même temps, de remarquer qu'il n'y avait rien de sérieux dans tout cela, au moins en ce qui touche madame la duchesse de Sauves. Je serais désolé, sur mon honneur! qu'elle eût été, ainsi que vous, froissée par un simple badinage. Au surplus, je suis tout prêt à lui offrir à elle-même, en présence de tous, les excuses que vous jugez convenables.

—Je vous en dispense en son nom et au m. en colonel, répartit le duc, car il ne convient pas de révéler un incident qui doit être oublié, entendez-vous?

—Eh bien, alors, fit M. de Montagny presque involontairement, que voulez-vous donc, monsieur le duc?

—Je veux que vous m'accordiez la réparation que vous me devez pour cette offense faite à une personne qui porte mon nom.

—Une réparation... par les armes? —Par les armes, comme vous le dites. —A cause de mon sonnet? —A cause de votre sonnet.

—Ah çà! c'est bien sérieux ce que vous me proposez-là, monsieur le duc! —Apparemment, colonel, puisque c'est moi qui parle et non pas vous.

Le colonel se mordit les lèvres et baissa la tête en signe d'acquiescement. Si léger, si frivole qu'il peut être, il comprenait que ses vers n'avaient été dans cette circonstance qu'un simple prétexte. M. de Sauves évitait ainsi de rappeler et feignait même d'avoir oublié un grand scandale, une injure bien autrement cuisante pour lui. Il était manifeste que la satisfaction qu'il réclamait s'appliquait avant tout à l'incident de la terrasse, dont il avait surpris les détails la veille au matin, et qu'il n'avait pas hésité à dénouer lui-même d'une façon si inattendue et si terrible. Ce n'était plus, comme au théâtre, Arlequin ou Orgon qui était là d'oubli devant M. de Montagny, c'était Alceste, ou mieux encore don Ray Gomez de Silva.

Après un silence, M. de Sauves continua ainsi qu'il suit: —Peut-être, monsieur, êtes-vous en droit de vous étonner que ma démarche auprès de vous n'ait pas suivi immédiatement votre offense, mais c'est que je n'ai, moi, ni le bruit, ni le scandale. Nous nous trouvons d'ailleurs réunis ici, vous et moi, dans des conditions, telles que le règlement de cette affaire nous impose à tous deux la plus grande réserve, peut-être même si vous voulez bien partager mon avis à cet égard, quelques temporisations. Vous êtes venu ici pour un mariage de famille, et l'on compte sur moi comme témoin. Il serait du plus mauvais goût de nous poser en trouble-fête. Ce n'est ni de mon âge ni du vôtre. Vous plait-il, colonel que nous remettons la partie, après que ce mariage sera bien dûment accompli?

Bryson, Graham & Cie.

NOUVEAUX TAPIS

Pour le présent, nous sommes aussi occupés que des abeilles préparant un autre grand assortiment d'un immense achat de Tapis que nous venons de faire. Un grand commerce exige un immense assortiment. De bonne heure dans la saison, nous avons fait nos achats, nous nous attendons comme par le passé à d'immenses ventes.

Nos acheteurs sont aussi nombreux que ceux du mois dernier. A l'exception de quelques jours de forte chaleur qui ont un peu ralenti la presse des clients. Nos merveilleux Tapis, nos derniers Tapis de Bruxelles, méritent une visite, inutile de le faire valoir. Voyez les, vous serez convaincus.

Marchandises pour Robes. Jamais nous n'avons eu en mains un assortiment aussi complet et aussi recherché que nos nouveaux de Robes et Toiles Crées pour Planchers. Nos nouveaux dessins dépassent tout ce qui a paru jusqu'à ce jour. La foule qui se presse dans ce rayon, nous tient très occupés, les ventes se multiplient en même temps que les prix diminuent.

Toiles Cires pour Planchers. Marchandises pour Robes.

Le syst. n. de vente de Robes de Bryson, Graham & Cie., leur populaire prix fixe parle non-seulement de lui-même, mais nos centaines d'intelligents acheteurs en sont fiers. Voyez nos prix et méditez-les. Vous serez convaincus de la nouveauté de nos Robes, de leurs jolis dessins et de leurs prix surprenants. Nos beaux tissus pour robes disparaissent à vue d'oeil. Ils disparaissent comme par enchantement.

Bryson, Graham & Cie.

146, 148, 150, 152 et 154 Rue Sparks.

La seule maison sérieuse pour Chaussures.

John Murphy & Cie. Importateurs.

ANNONCE.

La Grande Vente d'Etoffes pour Robes Continue.

Nos ventes d'hier dans nos Départements d'Etoffes pour Robes ont été immenses. De tous les côtés de la ville, les clients nous arrivent, profitant des avantages exceptionnels que nous offrons pour le moment. Les uns après les autres, sans perdre de temps, sans un moment d'arrêt, nos pièces partent. Nos employés sont très occupés à servir nos milliers de clientes. Chaque genre d'Etoffes est classé sur ses complètes et les prix marqués avec un crayon bleu.

Le Lot a 12 1/2 Cents. Comprend un bel assortiment de jolies couleurs; chaque pièce est pure laine et vaut le double à prix affiché.

Ensuite ce Lot a 16c. Comprend tout ce qui est neuf et joli pour faire une robe à la mode, la pièce en pour la campagne. Nous vendons ces Etoffes à 30c. et 35c. la verge.

Pour 19 Cents la Verge. Vous pouvez choisir parmi 70 pièces nos plus jolies Etoffes pour Robes, pure laine. Nous les vendons 45c. et 50c.

Le Plus Riche Département a 35c. la Verge. Par là, nous voulons parler des Etoffes Henrietta Françaises, double largeur, vendues partout ailleurs à 60c. la verge.

John Murphy & Cie.

66 et 68 Rue Sparks, Ottawa.

Le Tout Complet et Prix Fixe.

Avis aux Consommateurs Les PRODUITS de la PARFUMERIE ORIZA L. LEGRAND 207, rue St-Honoré, à PARIS

SOLUTION PAUTAUBERGE AU CHLORHYDRO-PHOSPHATE DE CHAUX CRÉOTÉE

THE GUTTA PERCHA & RUBBER CO. OF TORONTO.

Solution d'Antipyrine de TROUETTE

PLUS D'ASTHME

MUNN & CO. SCIENTIFIC AMERICAN PATENTS

LINIMENT GÉNEAU 36 ANS DE SUCCÈS

KENDALL'S SPAVIN CURE

KENDALL'S SPAVIN CURE

KENDALL'S SPAVIN CURE

PARFUMS ESS. ORIZA SOLIDIFIÉS

C'EST GRATIS.

VENTE EN GROS MAISON PRÉZ, 15, rue

avec le GOUDRON GUYOT

Le Goudron Guyot, par sa composition, participe des propriétés de l'Ess de Vichy tout en étant plus tonique.

Publie p

ABONNEMENT LE CANADA Journal Quotidien

Un An en Ville... Un An par la Poste...

12eme. ANNEE

Lettre de

Ce serait à croire que alliance n'est pas une soune, vent elle fait pas moment! Il est vrai toute l'agitation à l'occasion a pour but de p... le renouvellement d... a puissamment contrib... le pays.

Une proclamation a au peuple pour l'engagement de livres comiques à répondre en toute franchise question brûlante italienne veut elle la Veuventelle la paix armée gnie de la misère publique des pactes secrets q... vers l'inconnu du vers... qu'elle n'est désirée par pe... qu'elle ne répond à au... tion nationale?"

Ce manifeste émanant nautés politiques influence nom et la parole ont de les masses populaires, le ment a pris peur, les tenu conseil, et M. adressé à tous les pré... aume, une circulaire in réunions publiques dan... allait être examinée la triple alliance.

Ce n'est qu'à regret, nement, que les mem... du cabinet Rudin ont... cette résolution; mais que des "observations" vées de Berlin et de V... jet de cette agitation con... alliance, —d'autant plus... nion elle-même, organ... du président du Conseil, s'empêcher de constater... semblait se passionner p... nstitutions.

On a beaucoup rem... pour interdire les meeting... de la triple alliance, de l'intérieur invoque l'... du Code pénal, qui édicte... contre les individus dont... sevoient "exposer la p... guerre". Je dois avou... généralement trouvé cela... ne voyant pas très bien... l'Allemagne et l'Autric... pourrait se croire a... partir en guerre contre... prétexte que les livres... raient reconnu que leur... mieux de ne pas re... pacte n'ayant en pour... qu'une aggravation des... biques, une crise éco... financière désastreuse et... de crédit.

Je le répète: la partie... et sage de la nation... pas cru à la possibilité de... en demeure ultra fantas... part des Austro Allemand... ance... ou la mort! Sois... où l'on l'assomme!

Mais, en outre, d'ex... pris, sans s'attarder à... de la circulaire de M. Nicot... gale ou non, la trouvent... ment compromettante, —... ne manquera pas de dire... et au dehors, que si la... ance était restée populair... prendrait pas tant de pe... interdire les manifestat... bliques, au mépris du dro... non.

Au surplus, croit on... interdiction des meetings... les adversaires résolus de... alliance? Ils tiendront des... privées, lanceront des m... au peuple italien, provoq... gition par tous les moye... demanderont la révision d... l'abrogation de l'article 5... corde à la couronne le p... contracter des alliances... sultier les Chambres, etc.

Et puis, sur le terrain... taire, nous aurons l'inten... de M. Cavallotti sur la... étrangère, et celle de M... sur la circulaire Nicotra.

—Il est vrai que le minist... près tous ce que j'entends... tour de moi, espère bien... esquiver ces deux inter... gênantes, parce que nous... au terme de la session et... députés demandent la clô... session, des que la discu... budget sera terminée et q... réglé l'arrière le plus urg...

Cette préparation sera... Mandé, je l'espère, auto... ment adopté.

C'est seulement rue Jacob, 78, Paris, que se prépare le véritable Goudron Guyot.

Le Goudron Guyot est un produit de haut de son genre, préparé avec des fines huiles distillées pour la Maison L. FAMES, 78, rue Jacob, Paris.

Elle est un vrai grand succès cosmétique dans l'industrie.

MIEUX ORIGINAL DISPONIBLE